

## Gérald Godin, poète, éditeur, journaliste

Donald Smith

Volume 1, numéro 1, mars 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Smith, D. (1976). Gérald Godin, poète, éditeur, journaliste. *Lettres québécoises*, 1(1), 30-32.

# Gérald Godin, poète, éditeur, journaliste

Gérald Godin passe peut-être deux jours par semaine à Ottawa, couchant au Château Laurier, donnant son cours de littérature québécoise à l'Université d'Ottawa à titre d'écrivain résidant, mais ni l'hôtel du "Wilfred" fédéraliste ni la capitale nationale n'ont changé Monsieur Godin qui demeure fidèle à ce qu'il est: indépendantiste réputé, éditeur et poète. Il m'a reçu dans son bureau imprégné de relents d'encens, ou "est-ce de peinture?", lui ai-je demandé. "Les Oblats ont-ils réellement quitté l'université?" nous sommes-nous dit, sourire ironique aux lèvres? C'est sur ce ton badin que j'ai commencé l'interview, ou plutôt la discussion, en m'adressant premièrement au Godin journaliste. "Je suis devenu journaliste tout à fait par accident", rétorque-t-il. "Sorti du collège classique de Trois-Rivières, dégoûté par le système, j'étais un rapin, comme on dit, fréquentant mes amis peintres à Montréal". Mais s'intéresser à la peinture, ce n'est pas tellement payant, m'explique-t-il; et c'est pourquoi il devient correcteur d'épreuves au *Nouvelliste* en 1959. Il sera ensuite journaliste au même journal jusqu'à la censure d'un de ses articles sur la révolution chinoise. Nous le voyons brièvement au *Nouveau Journal* de Jean-Louis Gagnon avant qu'il ne se case à Radio-Canada comme recherchiste le 23 novembre 1963, "jour de l'assassinat de Kennedy", ajoute-t-il d'un air pensif. Directeur de l'information à l'émission "Aujourd'hui", Godin y restera jusqu'en 1969 quand la censure le fera encore une fois changer d'emploi: Godin appelle Trudeau un menteur et se voit "promu" ailleurs.

Après cela, c'est l'O.N.F. qui attirera Godin; il y sera l'adjoint de Denys Arcand pour *On est au coton*. L'histoire de ce film n'est que trop connue et la censure viendra derechef museler l'artiste. En 1969, "l'automne du bill sixty-three", précise Godin, il contribue à la fondation de *Québec Presse* et sera en fait le rédacteur en chef de ce journal de gauche, unique dans l'histoire du journalisme québécois, utile par les scandales qu'il a dé-

voilés, mais fermé prématurément faute de fonds dans une société où le capital des dirigeants est roi. La carrière journalistique de Gérald Godin (il collabore toujours au *Maclean*) est riche de combats; elle influence sûrement l'écrivain, trassé lui aussi par l'injustice et la corruption, témoignant de la lente dépossession de son peuple. Mais avant d'en arriver là, interrogeons plutôt le deuxième Godin, l'éditeur.

C'est Laurent Girouard, auteur de *La Ville inhumaine* et fondateur de Parti Pris en 1963, qui demande à Gérald Godin de diriger la section littéraire (*Paroles*) de la revue. Il deviendra presque tout de suite le directeur de la maison tout entière. Que représentait Parti Pris pour Godin à cette époque-là? "C'est la maison d'édition qui incarnait la résistance, la liberté d'expression, la première analyse radicale de la réalité québécoise. Chamberland l'exprime bien dans le premier numéro de la revue quand il qualifie le mouvement de "section intellectuelle du F.L.Q." La revue aura duré cinq ans, avec cinquante numéros et au delà de 500 articles parus. Pourquoi a-t-elle été fermée? "Pour des raisons économiques, bien sûr, mais aussi à cause d'un conflit idéologique à l'intérieur de l'équipe. Il y avait d'un côté les internationalistes, avec Luc Racine et Narcisse Pissaro, et de l'autre côté les nationalistes, avec Miron et Maheux. T'sais, c'est toujours la même affaire; quelle est la priorité? la libération nationale pour commencer ou la participation à un mouvement mondial, trotskyste ou autre?" Godin, qui comprend bien l'urgence de la situation québécoise, nationale, ne prisait guère les soi-disant internationalistes qui oublient qu'une révolution sociale au Québec ne peut se faire qu'avec un nationalisme unifiant tous les Québécois. Enfin, ajoutez à ces contradictions une certaine "lassitude" des parti-pristes et vous avez les ingrédients de la disparition de la revue dans sa version non littéraire.

J'ai ensuite demandé au directeur de Parti Pris ce qu'il fallait faire pour assurer la survie de l'édition

au Québec. Godin a voulu tout d'abord "liquider le cas" de Victor-Lévy Beaulieu, "faux prophète et imposteur comme éditeur mais écrivain fascinant", pour illustrer jusqu'à quel point l'initiative personnelle ne réglera rien au désastre du marché québécois du livre. Beaulieu avait pourtant de bonnes intentions: créer une maison d'édition vraiment québécoise, libérée des subventions fédérales; vendre les livres moins cher que dans d'autres maisons. Mais, produisant des livres à un rythme époustouflant, Beaulieu n'a pas refusé d'avoir comme distributeur "Benjamin News", entreprise canadienne-anglaise. Or, Benjamin News est le principal distributeur de livres de poche américains, et donc un véritable "agent d'impérialisme". Quand on sait en outre que ce même distributeur possédait 50% des actions et fournissait à peu près 60% de la mise de fonds, on peut parler d'une alliance pour le moins "douteuse", raille Godin. Beaulieu est même allé vendre pour \$10,000 de livres de l'Aurore au Conseil des Arts en 1975, comme quoi l'intervention fédérale continue malgré les déclarations de Beaulieu. "Mais ce n'est pas tout", explique Godin. "Les auteurs ne sont pas toujours payés et Beaulieu leur a même demandé de subventionner eux-mêmes la maison. En plus de ça, 25 livres qui auraient dû être publiés à l'automne 1975 ne l'ont pas été, et à cause des déboires de la maison, les imprimeurs qui n'avaient pas été payés par l'Aurore, se trouvant à court d'argent, demandaient du cash aux autres maisons d'édition." L'incompétence de Beaulieu a fait que Parti Pris a dû retarder la publication de cinq livres.

Qu'est-ce qu'il faut faire alors pour améliorer le sort du livre québécois? Gérald Godin propose un programme très simple que le gouvernement québécois doit à tout prix mettre en vigueur. "L'intervention gouvernementale qu'il faut, c'est la même que pour nos bottines ou nos chemises, une intervention douanière, pour ainsi dire. Qu'on

finisse une fois pour toutes avec l'open house chez nous. Le Québec est une guidoune qui couche avec les étrangers sans se faire payer. Qu'on ait un *Time* ou même un *Penthouse*, dans nos kiosques, Ok. Mais pas ce bombardement de *Stag*, *Horse Shit*, *Dude*, *Gents*, *Swank*, *Hustle*, etc." S'animant, Godin continue à expliquer qu'il y a au Québec 180 librairies et 12000 "points de vente" (kiosques, pharmacies...), ces derniers étant particulièrement cruciaux. Il existe deux principaux distributeurs, Benjamin News et Hachette. Ces deux conglomerats font un dumping de revues et de livres de poche américains et français. Un rapport sur ce sujet sollicité par le gouvernement et rédigé par Pierre de Grandpré décrit précisément cette situation colonialiste, mais Québec refuse de le publier. Godin en a pris connaissance lui-même grâce à une fuite. Il faudra donc que des quotas soient établis pour protéger dans les librairies la proportion des livres québécois par rapport à des livres d'autres provenances. Autrement, l'industrie de l'édition au Québec restera folklorique et opprimée.

Enfin, les lecteurs des *Lettres québécoises* s'intéressent peut-être avant tout au *Gérald Godin* auteur de cinq recueils de poésie. Il publie, en 1960, *Chansons très naïves*: "influencé par Verlaine, Laforgue et Rimbaud", il nous livre, dit-il, son livre le plus "intellectuel". Le poète n'est pas encore près du petit peuple québécois. Il y a un cheminement à faire avant d'en arriver là. Ici, il cherche à élucider son enfance: "oh que noirâtre fut-elle ma jeunesse prime, celle du cœur et du sang que bête l'on opprime". Godin m'affirme qu'il décrit le drame de toute adolescence, de "toute sensualité non réalisée", mais la psychologie de l'adolescence dont il parle est également profondément enracinée dans le milieu québécois de répression catholique, avec toutes ses images traumatisantes. Le poète se révoltera: "les sexes remplaçaient aux murs les crucifix" et mettra le feu aux idées reçues:

*brûlons brûlons tous les collègues  
je m'ennuie de ne plus voir tels des  
perce-neige  
qu'au bout de mes bottines mes  
orteils  
à quand la fin des demi-soleils!*



Godin avait à cette époque 22 ans, lisait Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, et chantait sa solitude personnelle un peu comme l'auteur de *Regards et Jeux dans l'espace*; mais il criait également, telle Anne Hébert dans *Mystère de la Parole*, le droit au bonheur à travers des images positives. Il rêvait "de verts pays brûlants" et, à la façon de Jacques Brault, exhortait le début d'un temps nouveau:

*viennent viennent ce vent qui nous  
délivre  
et ces grands gestes d'arbres ivres  
je prendrai l'univers à bras le corps  
la tête folle de lumière et d'images  
il nous faut inventer l'univers et les  
feuilles et l'herbe  
l'odeur des arbres l'écorce du vent*

"Il n'y a rien de naïf dans ces chansons", ai-je suggéré, et un hochement de tête vient me rassurer que c'est sûrement vrai.

Dans *Poèmes et Cantos* (1962), Godin explique qu'il "se désintellectualise", crachant sur la poésie de roses — "J'ai même un poème de dérision là-dedans sur Anne Hébert, car je la voyais tout d'un coup comme étant trop abstraite, créant un monde un peu faux de la poésie, avec ses maudits faucons au poing. Nous n'avons pas de faucons nous-autres:"

*inlassablement dire  
inlassablement raconter  
la même défenestration des villes  
inlassablement je fais péter la cerise  
des mots  
au butoir d'une dent contre la  
poésie*

Mais le reste du volume révèle un autre Godin, poète d'amour affranchi:

*Ô ma mythologie  
maria ma douce ma noire  
ô mes mensonges  
maria dans la nuit noire*

*maria mon épouse inventée  
de toutes mes amantes composée  
mon doigt marche sur ton bras tu  
prends ma main  
une gerbe de désir déliée court dans  
nos veines*

À la lecture de cet extrait, je suggère à Godin que c'est là son seul poème libre où la femme n'est pas entachée par la misère du pays. Le poète tique, réfléchit, affirme être libéré de l'opposition femme-pays, et me raconte l'histoire "autobiographique" de Maria. Il avait aimé une fille du nom de Michèle, sans lui faire l'amour — "C'était une belle fille catholique attendant son mari, n'est-ce pas!" "Je suis allé à New York l'oublier, cette fille-là, et c'est dans cette ville d'exil que j'ai inventé Maria, la belle dame sans merci des troubadours. Faute d'avoir Michèle, je me suis donné ma Nadja. C'est un poème de rupture. À Trois-Rivières, je n'avais qu'une vie sexuelle rêvée. À New York, j'ai créé Maria pour panser mes plaies. Et quand je pense que Michèle m'avait envoyé une lettre à l'hôtel, lettre de réconciliation qui s'est égarée et que je n'ai jamais eue!"

Et moi de conclure que grâce à cette lettre jamais retrouvée, le poète nous a livré son plus beau poème d'amour autour d'une Maria imaginaire — "Je m'ennuie du français, parle-moi français Maria" — un amour loin du pays natal, loin de ce "Clodomir mon chien mon fou, bonne bière et pincée de sel, un grand verre couleur de miel", loin des préoccupations quotidiennes — "étant jeune, la société n'existe pas, encore moins les obligations, étant jeune". Godin déplore "ne pouvoir toutes les aimer, les femmes." "C'est la grande chasse vers un moment privilégié", ajoute-t-il, et il

nie être comme Miron, se contentant de "marcher" vers l'amour aussi longtemps que le pays est en danger.

Mais à partir du livre suivant, *Les cantouques* (1971), ce sont précisément les "obligations" sociales qui obscurcissent la femme. Le poète, "trimbarrera" nos sentiments, empruntant au vocabulaire de la drave un mot utilisé en Mauricie pour désigner l'outil qui tréballe les billots, "cantouque", appelé "cannedogue" ou "cannedeille" ailleurs au Québec. Il reproduit les "Chansons sales des arrières-cours", les "collets de nos draffes". Les différents cantouques décrivent la lutte de l'ouvrier québécois pour atteindre le bonheur dans un hiver éternel:

*lèvres gercées par l'hiver  
craquelures du grand âge aux  
mains des vieux  
qui de nous te verra plaine morbide  
enfin lavée comme une grève un soir  
de vent*

Le poète sacre contre l'indifférence:

*mes sacrements mes tabarnagues  
qu'est-ce qu'il vous faut gang de  
saint-chrêmes  
vous allez toutes nous essouffler  
nous faire mourir nous enterrer  
nous faire mourir nous enterrer  
on s'enlise dans la misère  
comme des picouilles dans la  
souombe*

Le joual est un instrument utile, indispensable. Godin s'explique: "Le poète a, dans son coffre d'outils verbaux, tous les outils possibles: le français écrit, le français parlé, et le français dans son avatar québécois. Je me suis renseigné sur l'origine des mots. À Trois-Rivières, ville industrielle, j'ai appris la langue du fôremane avec les bûcherons descendant à La Tuque et les marins qui débarquent. À la ferme de Batiscan, pendant les vacances au bord de la rivière, j'ai appris le langage du terroir. C'est un beau transfert, de la main du bûcheron au poète. J'ai vécu ces mots-là. Cantouque, c'est un mot merveilleux qui rappelle cantique, chant, cantate, cantos, c'est du chant, quoi. Il y avait déjà dans *Poèmes et cantos* un refus du lyrisme littéraire." Godin précise ensuite que l'emploi des trois niveaux de français n'est venu qu'après sa "prise de conscience idéologique". Il se devait d'utiliser la langue

parlée ainsi que l'"avatar" québécois pour décrire la condition de l'ouvrier. C'est en lisant un poème d'Apollinaire où l'auteur peint un simple autobus, me confie Godin, qu'il a compris "qu'il faut des autobus dans la poésie", et qu'il a mis "l'autobus 150 Dorchester" dans le cantouque "cinq heures du soir". C'est le "collectivisme", "l'identification avec ses concitoyens", qui sont les mots d'ordre du poète: "Les écrivains et les poètes ont peur de parler de sujets qui, dit-on, ne sont pas poétiques. Mais la fonction du poète, c'est de contribuer à la liberté des autres poètes, de défricher le terrain." Gérald Godin parle avec enthousiasme de son dernier livre, *Libertés surveillées*. "C'est une suite aux "cantouques" et une charnière vers le restant", explique-t-il. "Le titre se réfère au statut du Québec dont la liberté est sans cesse surveillée. Il y a des noms et des circonstances pour chaque poème." Godin me lit alors "Souvent":

*Ils sont venus si souvent chez moi  
je les reconnais dans la rue  
ils venaient par deux par trois par  
quatre*

*ils entraient sans s'annoncer  
ils venaient par groupe de douze  
ils entraient sans frapper*

"Ils ont même saisi chez moi Nègres blancs d'Amérique de Vallières, *Le Mal des anges* d'André Loiselet, et *Lettres et colères* de Pierre Vadeboncoeur. Mon livre vient de la crise d'octobre, de mon emprisonnement, des descentes de la police avant et après la crise". "C'est un peu comme *Les Ordres*, mais en poésie", ajouté-je.

Nous parlons alors des métaphores des poèmes. Je mentionne le caribou, l'original. Dans *Libertés surveillées*, le poète meurt lentement dans un pays de prisons à mesure "qu'avril avance, et que le caribou met bas, vivipare et condamné." "Cette bête incarne le peuple québécois", me dit Godin, "mais elle est aussi, avec son panache, la plus belle image de l'éjaculation et de l'amour". Je cite un extrait de *la marche à l'amour* de Miron — "tu es mon amour, ma clameur, mon brame, tu es mon amour ma ceinture fléchée d'univers, original quand tu brames original, fais moi passer tout cabré

tout empanaché, dans ton appel et ta détermination" — et Godin avoue avoir emprunté beaucoup d'animaux à l'*Homme rapaillé*. "J'utilise aussi la flore pour traduire les luttes dans ce pays", continue le poète. En fait, le recueil reproduit textuellement une conversation enregistrée par Marcel Rioux avec des pêcheurs du Bas Saint-Laurent où la vitalité possible d'un pays en devenir s'exprime dans la nomenclature des poissons du pays: anguilles "prises dans les bourroches", le capelan qui "vient dans le mois de mai", l'éperlan de l'automne, "des raies, de la plie..."

Le thème clef du livre? C'est, affirme Godin, son horreur de la passivité, du silence, du "discours sans action", du discours "bercement de la population", des "gens qui parlent pour parler". "Par ces maudits tabernacles, de cinciboires de cincrêmes," l'auteur "a mal au pays", et me rappelant *L'afficheur hurle* de Chamberland, je lis à Godin les vers suivants de *Libertés surveillées*:

*Toute idée avait rouillé  
dans les larmes de la résignation  
les mots: les bouteilles vides du  
laitier au petit matin*

*les coquerelles de derrière l'évier  
il y eut des concours de silence  
des premiers prix de compromis  
la Coupe Stanley de la tartine  
beurrée*

*on se couchait content  
on ronflait en anglais  
pour passer inaperçu*

Il y a des choses à dire sur ce livre, mais le temps presse. Je demande à Godin s'il travaille à un autre livre: "Oui, un poème à partir d'un texte de Spinoza, qui va comme suit — Si l'État pouvait exercer un contrôle aussi grand sur les esprits qu'il en exerce sur les langues, il n'y aurait pas de révolte, pas de répression — Ça vient de *La République*, et je traduis Spinoza du latin au français en introduisant des extraits de cette traduction dans mes poèmes". Gérald Godin se lève brusquement. Un journaliste a frappé à la porte tout à l'heure et Godin doit maintenant le recevoir. Je dois donc m'en aller et, dehors, dans la poudrerie outaouaise, symbole du "mal du pays" chez Godin, je pense à l'original légendaire se frayant un chemin vers un avenir toujours incertain.

Donald Smith